

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1922-1923. — N° 417

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE
SUR
LA PARANOÏA

THÈSE

PRÉSENTÉE

À LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 25 Juin 1923

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Édouard RÉTIF

Né, le 8 décembre 1895, à Lyon (Rhône),

Ancien préparateur suppléant au Collège de France,
Interne de l'Asile départemental d'aliénés du Rhône.



LYON

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE A. REY

IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

—
Juin 1923

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

SUR

LA PARANOÏA

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. H. HUGOUNENQ. DOYEN HONORAIRE.
J. LEPINE DOYEN.
ROQUE ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, BEAUVISAGE,
LACASSAGNE, TESTUT. FLORENCE (A.)

PROFESSEURS

Cliniques médicales	}	MM. TEISSIER
Cliniques chirurgicales		ROQUE
Clinique obstétricale et Accouchements.		BARD
Clinique ophtalmologique	}	TIXIER
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.		BERARD
Clinique neurologique et psychiatrique.		COMMANDEUR
Clinique des maladies des enfants.		ROLLET
Clinique des maladies des femmes.		NICOLAS
Clinique d'oto-rhino-laryngologie.		LEPINE (J.)
Clinique des maladies des voies urinaires.		WEILL
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie.		POLLOSSON (A.)
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie.		LANNOIS.
Chimie biologique et médicale.		ROCHET.
Chimie organique et Toxicologie.		NOVE-JOSSERAND
Matière médicale et Botanique.		CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.		HUGOUNENQ
Anatomie		MOREL
Histologie		X...
Physiologie		GUIART
Pathologie interne		LATARJET
Pathologie et Thérapeutiques générales		POLICARD
Anatomie pathologique		DOYON
Chirurgie opératoire		COLLET
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie.		MOURIQUAND
Médecine légale		PAVIOT
Hygiène		VILLARD
Thérapeutique, hydrologie et climatologie.		ARLOING (F.)
Pharmacologie		ETIENNE MARTIN
		COURMONT (P.)
		PIC
		MOREAU

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Pathologie externe	MM. VALLAS
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,
Chimie minérale.	BARRAL
Urologie	GAYET

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. PATEL
Botanique	BRETIN
Embryologie	GRAVIER.
Orthopédie	LAROYENNE
Puériculture et hygiène de la première enfance.	CHATIN.
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	GARIN	DUROUX	CORDIER
BRETIN	SAVY	HOVELACQUE	ROUBIER
LERICHE	FROMENT	TRILLAT	FAVRE
THEVENOT (Léon)	THEVENOT (Lucien)	SARVONAT	BONNET
TAVERNIER	PIERY	FLORENCE (G.)	NEL, chargé des
CADE	COTTE	ROCHAIX	fonctions

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. J. TEISSIER, *Président*; MOURIQUAND, *Assesseur*;
MM. CADE, et CORDIER, *Agrégés*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1922-1923. — N° 417

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE SUR LA PARANOÏA

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 23 Juin 1923

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Édouard RÉTIF

Né, le 8 décembre 1895, à Lyon (Rhône),

Ancien préparateur suppléant au Collège de France,
Interne de l'Asile départemental d'aliénés du Rhône.



LYON

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE A. REY

IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

Juin 1923

A MA MÈRE

Hommage affectueux et reconnaissant.

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. TEISSIER

Associé national de l'Académie de Médecine.
Professeur de clinique médicale à la Faculté de Lyon.
Commandeur de la Légion d'honneur.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR E. GLEY

Membre de l'Académie de Médecine.
Professeur au Collège de France.
Chevalier de la Légion d'honneur.

A MONSIEUR SEGOND

Professeur de la Faculté des Lettres de Lyon.

A MONSIEUR DODERO

Chevalier de la Légion d'honneur.
Médecin de l'Asile de Bron.

ET MONSIEUR CONDOMINE

Médecin de l'Asile de Bron,

A tous mes Maîtres de l'Université.

Hommage de reconnaissance.

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE
SUR
LA PARANOÏA

CHAPITRE PREMIER

MANIFESTATIONS PARANOÏDES
DANS LA VIE NORMALE

La personnalité de l'enfant est, à la naissance, un faisceau de tendances, dont les unes seront renforcées, les autres inhibées par le milieu et les circonstances. Si, à la naissance, l'enfant est un produit de la race, plus tard il sera surtout une création du milieu familial et de la société. Le langage, la science, la religion, la morale appartiennent à la catégorie sociale (1). Chacun réalise dans la vie un seul caractère, étant obligé d'en abandonner beaucoup d'autres possibles : « Au seuil de la vie, un homme peut concevoir tous ces caractères opposés comme également possibles ; mais réaliser l'un, c'est plus ou moins supprimer tous les autres. Qui veut

(1) Voir les travaux de Durkheim et Lévy-Bruhl.

sauver son moi le plus vrai, le plus fort, le plus profond, doit donc examiner soigneusement toute la liste, choisir un numéro et y jouer sa vie. Dès lors, tous les autres moi se volatilisent ; toute la réalité est pour le moi choisi et ses diverses fortunes : ses échecs sont de vrais échecs qui engendrent de vraies hontes, ses triomphes, de vrais triomphes qui engendrent de vrais bonheurs (1). » — Mais sous le manteau du moi social persiste toujours plus ou moins le moi primitif, le moi le plus vrai, le plus profond, comme dit W. James. Celui-ci peut, dans certaines circonstances, se révéler tout entier, en transformant pour un temps la personnalité de l'enfant, ou même de l'homme adulte.

Déterminer ces circonstances est une des tâches de la psychologie. Il faut en noter deux très importantes : le jeu et la rêverie.

P. Borel (2) a réuni 90 observations de rêveries : 70 pour 100 contiennent des idées de grandeur. Le contenu de ces idées varie avec l'âge, ainsi que l'a établi Smith. De huit à quinze ans, les idées de richesse prédominent ; au moment de la puberté, ce sont, avec les rêves sexuels, les rêves de gloire et d'altruisme qui deviennent prédominants. On note aussi, dans l'adolescence, en parallélisme avec le développement de l'intelligence, des rêveries d'invention.

Ces dernières se retrouvent dans la paranoïa inven-

(1) W James, *Précis de psychologie*, 1910, p. 249.

(2) P. Borel, *Rêverie et Délire de Grandeur* (*Journal de psych. norm. et pathol.*, 1909).

toria, de même que les rêves altruistes, sous la forme philanthropique, se retrouvent dans la paranoïa reformatoria.

Tous ces rêves sont suggérés, suivant Borel, par une tendance affective profonde, le *sentiment de la personnalité* (self-feeling des Anglais) que Ribot définit : « le sentiment fondé ou non de la force personnelle, avec tendance à l'action (1) ». Ce sentiment de la personnalité est un instinct primitif, qui apparaît vers l'âge de trois ans, après la peur, la colère, les émotions tendres, l'instinct du jeu, la tendance à connaître, mais avant l'instinct sexuel. Les rêveries de grandeur apparaissent comme des manifestations directes de cet instinct lorsque la *tension psychologique*, pour parler comme Pierre Janet, ou l'attention à la vie, selon l'expression de Bergson, sont relâchées, c'est-à-dire, en définitive, lorsqu'il y a désadaptation momentanée entre le moi et les choses. Le jeu, qui n'est qu'une rêverie objectivée, orientée vers l'action, est une manifestation du même ordre. Dans le jeu, on peut saisir sur le vif, pour ainsi dire, le véritable caractère de l'enfant. Jouer, c'est créer des circonstances matérielles qui réaliseront plus ou moins un ensemble de conceptions imaginaires.

On trouve, dans la vie des enfants, des jeux de grandeur qui sont l'expression de leurs rêveries. En voici un exemple qui résume à lui seul toutes les observations de rêveries et jeux de grandeur : Giovanni Papini raconte qu'étant enfant il lut un jour,

(1) Ribot, *Psych. des sentiments*, pp. 204, 246.

sur un mauvais livre de classe, le récit illustré du couronnement de Pétrarque au Capitole ; il conçut aussitôt le désir d'être couronné lui aussi et ramassa quelques jours plus tard quelques rameaux de laurier à son usage : « Rentré chez nous, je m'enfermai dans cette petite pièce du fond de la maison où se trouvait la bibliothèque de copeaux dont j'ai déjà parlé. Là je fis de ces rameaux une espèce de couronne et je la posai sur ma tête ; je jetai sur mes épaules une grande loque rouge et je me mis à tourner le long des murs en chantant une longue nénie, qui me paraissait héroïque et frémissante, en frappant solennellement sur une caisse de bois avec le manche d'un couteau. Il me semblait m'en aller en grande pompe au Capitole ; et ce bruit était l'accompagnement nécessaire, peut-être le mugissement de la multitude applaudissante. C'est ainsi que je fis, par une grisé matinée d'hiver, mes noces grotesques avec la Gloire (1). » Déjà se dessinait chez l'enfant le caractère ambitieux d'un écrivain qui écrit lui-même : « Je suis né avec la maladie de la grandeur. »

Il résulte des observations de Smith et Borel que les rêveries de grandeur sont fréquentes chez l'enfant et même chez l'homme adulte. Les rêveries mélancoliques semblent plus rares chez l'enfant ; on les rencontre souvent chez ceux qui seront de grands artistes. Certains ont des terreurs inexplicables, surtout à la tombée de la nuit.

Voici une observation personnelle : X..., quand il

(1) *Un homme fini*, trad. Chazel, 1923, pp. 33-34.

avait six ou sept ans, éprouvait des peurs inexplicables à l'approche du soir. Il avait alors imaginé tout un système délirant où certains objets jouaient même un rôle protecteur. Il s'imaginait être poursuivi par des bêtes spéciales, qu'il appelait les serpolets. Mais ces bêtes ne pouvaient l'atteindre sur un tapis, étendu au milieu d'une chambre, et dénommé le *carré*, sur lequel résidait un animal familier, imaginaire bien entendu, pour le protéger. X... a fait plus tard de hautes études supérieures. Il y avait là une rêverie et un jeu, dans lesquels on peut retrouver l'*attaque* et la *défense* des persécutés hallucinés.

L'enfant ne s'adapte que lentement à la vie sociale. Chacun de nous apporte en naissant un moi très primitif, plus instinctif qu'intellectuel, et qui doit différer à peine de ce qu'était l'âme humaine au commencement du monde. Les données scientifiques, le langage même sont des caractères acquis, lesquels conformément à la doctrine de Weismann, ne se transmettent pas par l'hérédité. «... Dans la formation du langage écrit, dit Pierre Marie, il faut avouer que l'Homme, en tant qu'Unité ou parcelle de la Société, a joué un rôle bien effacé. On pourrait, sans paradoxe, soutenir que ce n'est pas l'Homme qui a inventé le langage écrit, ce n'est pas une idée qui a déterminé la formation de celui-ci. Le grand, l'admirable Monument s'est élevé sans plan, sans architecte, comme au hasard. Seul le Temps, ouvrier lent et sûr, s'est chargé de dégrossir l'amas informe, et il l'a poli, comme nos grands glaciers tant de fois millénaires savent polir le roc sur

lequel leurs vagues immobiles glissent inlassablement (1). » La logique Intellectuelle, comme le langage, appartient à la catégorie sociale. La logique Affective est la logique primitive : c'est celle de l'aliéné raisonnant et aussi de beaucoup d'autres.

Peu de gens ont l'esprit critique : « Les personnes qui n'ont pas l'esprit scientifique, dit Renan, ne comprennent guère qu'on laisse ses opinions se former hors de soi par une sorte de concrétion impersonnelle, dont on n'est en quelque sorte que le spectateur (2). »

La tâche du psychologue est de déterminer les conditions de retour à cette sorte de mentalité primitive qu'est la folie.

(1) Pierre Marie, Existe-t-il dans le cerveau humain des centres innés ou préformés de langage ? (*Presse médicale*, 1^{er} mars 1922).

(2) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.

CHAPITRE II

LA SUGGESTION AFFECTIVE

DANS LA PARANOÏA

I

Les psychologues, dit Ribot, peuvent « comparer la conscience affective à une atmosphère diffuse qui — tantôt dense, tantôt raréfiée — enveloppe tous les phénomènes intellectuels (sensations, représentations, concepts, associations, raisonnements) et les attitudes mentales (attention, volitions, mouvements) (1). » La vie affective plonge ses racines dans l'organisme : « la conscience affective, base primaire et permanente de notre personnalité, est la synthèse de tous les facteurs organiques et c'est sur elle qu'agissent les idées qui sont les stimulus des sentiments supérieurs. » L'excitation agit « tantôt à la manière des sensations externes et internes, tantôt à la manière des représentations. Si l'idée n'a pas de résonance dans l'organisme, si elle reste sans influence

(1) Ribot, *Problèmes de psychologie affective*, p. 13.

sur son activité vitale — ce qui est fréquent — alors il n'y a plus qu'une conception pure, un simple état intellectuel (1). »

Ribot distingue trois moments dans la formation des sentiments : organique, affectif et intellectuel. — Le sentiment finit toujours par s'incarner dans une forme, une image, qui parfois semble prédestinée : l'inquiétude vague de la puberté vient se cristalliser autour de l'image de la personne de sexe contraire. Ce procédé est une suggestion : le sentiment suggère des représentations. — La suggestion affective a ses *réducteurs* : la vie sociale, la logique intellectuelle ; on ne bâtit des châteaux en Espagne que dans la rêverie. — Certains, cependant, transforment la réalité à leurs propres yeux, se conçoivent autres qu'ils ne sont : telle était M^{me} Bovary (2). Ils ont une vision du monde réfractée à travers le prisme de leur imagination affective. Cette réfraction spéciale explique la genèse de beaucoup de présages, de superstitions : ce sont là de véritables interprétations délirantes. L'interprétation délirante est une inférence effectuée par l'intermédiaire d'une association affective (3) : la Logique des sentiments se substitue à la Logique intellectuelle. — C'est le sentiment de la personnalité, le *self-feeling*, ainsi que nous l'avons vu, qui suggère à l'enfant ces rêves et ces jeux de grandeur en lesquels se reflète naïvement la joie na-

(1) Ribot, *id.*, p. 14.

(2) J. de Gaultier, *le Bovarysme*.

(3) Dromard, l'Interprétation délirante (*Journal de psych. norm. et pathol.*, 1910).

turelle de vivre. — Mais une telle suggestion n'est possible qu'en dehors de la vie sociale, dans la vie personnelle, quand celle-ci est affranchie de la logique : cette dernière a une origine sociale, elle est le fait social transporté dans l'individu : « Quand nous méditons dans la solitude, le contrôle que nous exerçons sur notre propre pensée est un phénomène social, une sorte de dialectique où nous jouons tour à tour le rôle des deux interlocuteurs, un dialogue et une controverse avec nous-même (1) ». — Cet affranchissement de l'individu se produit par instant dans la vie normale, au cours de la rêverie par exemple, et au plus haut degré dans la démence, par suite de la destruction de l'intelligence : l'euphorie, dans la paralysie générale, suggère à l'individu les idées de grandeur les plus absurdes parce qu'aucune barrière ne s'oppose plus à leur développement.

Ainsi, sentiments et représentations se conditionnent mutuellement suivant une loi réciproque : les premiers suggèrent les secondes et celles-ci, à leur tour, réagissent sur l'affectivité. Mais, à l'état normal, une incessante mobilité anime les sentiments et les idées : ils sont toujours fuyants dans le courant de la conscience, la personnalité change sans cesse, comme un kaléidoscope, suivant les impulsions du dedans et du dehors. — Mais, dans certaines conditions, les sentiments acquièrent une fixité particulière, nous voulons parler de ces états affectifs purs que Ribot a classés ainsi :

(1) Goblot, *Traité de logique*, p. 38.

1° *Etats agréables* (plaisir, joie) : haschisch, euphorie des phtisiques et des mourants, etc.

2° *Etats pénibles* (tristesse, chagrin) : période d'incubation des maladies, etc.

3° *Etats de peur* : sans raison, peur de tout et de rien.

4° *Etats d'excitation*.

La névrose d'angoisse est aussi un exemple d'autonomie affective (1) : elle présente une forme cardiaque, une forme gastrique et une autre respiratoire.

Wundt a synthétisé tous ces faits dans sa théorie à trois dimensions du Sentiment : celui-ci serait déterminé par trois principales directions, trois couples fondamentaux : plaisir-douleur, excitation-dépression, tension-relâchement (2). Ces trois directions correspondent respectivement à la qualité, à l'intensité et à la durée.

Les états mixtes décrits par Kræpelin dans la psychose maniaque-dépressive peuvent être considérés comme résultant de la combinaison de ces éléments fondamentaux de la vie affective : ainsi, les trois symptômes essentiels de la manie : exagération des mouvements, fuite des idées et hyperthymie ou joie, groupés avec les trois symptômes antagonistes de la mélancolie : inhibition motrice, arrêt des représentations et hypothymie ou tristesse, peuvent entrer théoriquement dans six combinaisons d'états

(1) Sollier, *le Mécanisme des émotions*.

(2) Ex. tension : un sentiment d'attente ; lorsque l'événement s'est produit, il y a relâchement.

mixtes, par l'association de deux des éléments d'une psychose avec le troisième de la psychose opposée (1).

Ainsi, la prévalence d'un état affectif est la condition initiale de l'apparition des idées délirantes dans la plupart des psychoses ; la mélancolie est à ce point de vue la maladie type. — Une observation classique de Morel montre bien ce conditionnement des idées par les sentiments ; il s'agit d'un cas de folie circulaire où l'on voit successivement alterner deux personnalités différentes chez le même sujet, suivant les phases d'excitation ou de dépression : « Une femme, observée par Morel, avait été livrée au vice par sa mère, dès l'âge de quatorze ans. Soumise plus tard à toutes les angoisses de la honte et de la misère, elle n'eut d'autre ressource que de se jeter dans une maison de prostitution. Elle en fut retirée un an après et placée au couvent du Bon-Pasteur, à Metz. Elle y resta deux ans, et la réaction trop vive qui s'opéra dans ses sentiments, fit éclater une manie religieuse qui fut suivie d'une période de profonde stupidité. » C'est alors que, livrée aux soins du médecin, elle passe par des périodes alternatives où elle se croit tour à tour prostituée et religieuse. En sortant de la période de stupidité, « elle se met à travailler avec régularité, parle avec convenance, mais elle arrange sa toilette avec une certaine coquetterie. Puis cette tendance augmente, les yeux sont bril-

(1) Gilbert Ballet, XIX^e Congrès des aliénistes et neurologistes de France, Nantes, 1909. Compte rendu dans *Journ. de psych. norm. et pathol.*, 1909, p. 463.

lants, le regard lascif, elle danse, chante. Enfin, l'obscénité de ses paroles et ses provocations érotiques nécessitent son placement dans un quartier solitaire... Elle dit s'appeler M^{me} Poulmaire et donne les détails les plus cyniques sur son ancien état de prostituée. » Puis, après une période d'abattement, « elle redevient douce et timide ; elle pousse le sentiment de la décence jusqu'au scrupule. Elle arrange sa toilette avec une sévérité extrême. L'intonation de sa voix a quelque chose de particulier. Elle parle du Bon-Pasteur de Metz et de son désir d'y retourner : elle s'appelle maintenant sœur Marthe des Cinq-Plaies, Thérèse de Jésus, sœur Marie de la Résurrection. Elle ne parle plus à la première personne : Prenez *notre* robe, dit-elle à la sœur, voilà *notre* mouchoir. Rien ne lui appartient plus en propre (suivant la règle des couvents catholiques)... Elle voit des anges qui lui sourient ; elle a des moments d'extase (1). » La transformation de la personnalité — avec systématisation — peut être considérée, dans cette observation, comme une manifestation paranoïde périodique provoquée par un état affectif, également périodique, au cours de la psychose maniaque-dépressive. Il est vraisemblable que la transformation permanente de la personnalité, chez les persécutés mégalomanes, est liée aussi à un état affectif.

La genèse des idées de persécution ne se comprend pas en dehors de l'influence d'un sentiment pénible

(1) Ribot, *Maladies de la personnalité*, 16^e éd., 1914, pp. 64-65.

capable de les suggérer. — Dromard a bien montré l'origine affective de l'interprétation délirante (1). — Dans la psychose hallucinatoire chronique, écrit le professeur Gilbert Ballet, «... au premier rang des symptômes constants il faut mettre l'*état cénesthésique pénible*, l'inquiétude qui précède; ou tout au moins l'accompagne, les premières manifestations. On a dit que le délire, dans les cas que nous visons, était primitif et on l'a opposé au délire mélancolique légitimement considéré comme un délire toujours secondaire à la tristesse, à l'aboulie, à l'angoisse. Cette manière de voir ne me paraît pas exacte. Comme dans la mélancolie, dans la psychose hallucinatoire chronique, le trouble intellectuel est conditionné par un trouble de la cénesthésie. Seulement, ici, le trouble diffère de ce qu'il est chez les mélancoliques : ce n'est plus un sentiment d'aboulie, d'impuissance mentale, avec la tristesse profonde qui l'accompagne, c'est un sentiment vague d'inquiétude qui étonne et surprend le malade plus qu'il ne l'attriste vraiment. Inquiétude « purement intellectuelle, a dit M. Séglas, comme celle d'un inventeur à la recherche d'un système ». Il y a du vrai dans cette assertion, avec une réserve toutefois et d'importance, c'est que l'inquiétude ne peut être tenue pour un phénomène purement intellectuel ; elle est toujours d'ordre affectif ; le malade qui l'éprouve n'est pas simplement un sujet *pensant*, c'est un sujet souff-

(1) Dromard, l'Interprétation délirante (*Journal de psych. norm. et pathol.*, 1910).

frant ; c'est à lui qu'il va-rapporter ses erreurs de jugement : ce ne sont pas les autres, c'est lui qu'il va tenir pour persécuté ou à qui il va prêter honneurs et fortune (1). » Le sentiment vague d'inquiétude dont parle G. Ballet, comme différent de la tristesse, appartient à une *dimension* du sentiment de Wundt, autre que celle du plaisir et de la douleur, mais c'est bien néanmoins un état affectif.

Voilà une première condition du délire : un état affectif initial. Une deuxième condition nous paraît indispensable : le relâchement, *dans l'individu lui-même*, de ce qui est social : la logique intellectuelle, l'auto-critique, la soumission à la coutume et aux lois, etc. En un mot, l'être social cesse d'avoir prise sur l'individu ; celui-ci se libère, se détache du groupe.

Est fait social, selon Durkheim, toute manière de faire, fixée ou non, susceptible d'exercer sur l'individu une contrainte extérieure. A ce point de vue, la folie est une *maladie sociale*. Débarrassé des réducteurs sociaux, l'individu n'est plus dirigé que par ses instincts, par ses appétits. Comme le psychasthénique, le persécuté est désadapté à la société ; mais alors que le psychasthénique a conservé son intelligence et sa conscience morale intactes, le persécuté en a perdu toujours plus ou moins l'usage ; alors même qu'un persécuté reste religieux, sa religion s'altère, devient individuelle, imprégnée de pratiques personnelles ; l'art, chez ceux qui sont artistes,

(1) *La Psychose hall, chronique, Encéphale*, nov., 1911.

dégénère. « Quand elle défait une organisation mentale, dit Maudsley, la nature commence par dissocier les fils les plus délicats, les plus parfaits, les plus artistement associés de son merveilleux réseau. » Le psychasthénique a retenu en lui des réducteurs sociaux, le persécuté les a perdus ; mais, chez l'un et l'autre, l'adaptation à la vie sociale ne se fait plus exactement : ce fait traduit, selon Pierre Janet, l'abaissement de la tension psychologique. L'analogie se poursuit jusque dans les troubles sensoriels : ceux-ci sont marqués par des images obsédantes, bien voisines de l'hallucination, chez le psychasthénique ; chez le persécuté, il y a des hallucinations véritables. Les premières et les secondes traduisent la diminution de la tension psychique : dans la perception normale, la sensation et l'image coïncident ; dans le rêve, dans l'hallucination, par suite du relâchement de la tension psychique, de la diminution de l'*attention à la vie*, la sensation et l'image ne sont plus superposables, les images viennent se poser sur une sorte de poussière sensorielle, faite de multiples impressions périphériques variées (1), qui sont autant de points de repère, selon la théorie de Binet (2).

(1) Bergson, *l'Energie spirituelle (le Rêve). Matière et Mémoire.*

(2) Binet, *Etude expérimentale de l'Intelligence.*

II

Les idées de grandeur nous semblent pouvoir dériver elles aussi de l'affectivité. Nous avons admis que les rêveries de grandeur, chez l'enfant, sont l'expression d'un instinct primitif, *le sentiment de la personnalité* ; pouvons-nous retrouver, chez les persécutés, l'influence de cet instinct dans la psychogenèse de la mégalomanie ? Voici une observation :

Un de nos malades (1), Bl..., âgé de cinquante-neuf ans, présente le délire de persécution suivant, accompagné d'idées de grandeur : ses troubles hallucinatoires remontent à 1915 ; dès cette époque, il entendait des voix qui l'injuriaient. En 1916, il est placé à l'asile de Saint-Jean-de-Dieu, il en sort en 1917, puis est de nouveau interné, à l'asile de Bron, en juin 1922. Ce malade n'aurait pas d'antécédents héréditaires, il a deux fils et une fille en bonne santé. En 1915, il fut très ému de la mobilisation de ses deux fils et de son gendre. Depuis l'âge de sept ans, il travaille dans les verreries ; il a toujours été verrier : profession qui prédispose à l'alcoolisme. D'ailleurs, celui-ci est signalé, mais seulement après la sortie du malade de Saint-Jean-de-Dieu, de 1917 à 1922. Le 15 juin 1922, à l'entrée, on note : délire de persécution et de grandeur, hallucinations auditives

(1) Nous remercions notre chef de service M. le docteur Dodero, qui a bien voulu nous autoriser à publier cette observation.

et visuelles. Agitation. Ce malade voit des fées, des anges, croit être Dieu, a créé la première femme. Prétend être le premier des esprits, existe depuis le commencement du monde, il est Dieu, créateur, a créé le paradis. On a lancé toutes les fées, tous les morts contre lui. On signale des cauchemars avec visions d'animaux. En somme, d'après ces observations, on peut faire le diagnostic de paranoïa alcoolique, avec délire d'imagination caractérisé par des idées systématisées de grandeur, hallucinations auditives et visuelles. — Mai 1923: nous examinons personnellement le malade; celui-ci est bien orienté dans le temps et dans l'espace, il se rappelle bien les événements de ces dernières années, la date de son entrée à l'Asile, etc. A Givors, où il travaillait, on s'occupait de lui. On jetait du fer dans la rivière pour le faire punir. Il désigne ses ennemis par les pronoms indéfinis, *on*, *ils*, les idées de persécution sont mal systématisées : « C'étaient tous ceux-là de Givors, ils n'ont pas mis seulement la France, mais toute l'Europe contre moi. » Cependant, les *doubles* des personnes, vivantes ou mortes le persécutent plus particulièrement. Il voit les doubles des médecins, des infirmiers (hallucinations visuelles). Le malade s'excite facilement ; il dit entendre des voix, mais on ne peut arriver à lui faire répéter ce qu'il entend. Voici qui intéresse la genèse de son délire de grandeur : « En 1917, j'ai appris que j'étais la première plante ; j'ai livré un combat et je l'ai appris... je résistais en paroles, j'en ai détruit plus de cent mille, les doubles, j'ai fait un feu... Je suis resté deux mois

à combattre, j'ai senti que j'étais la première plante... »

Il y a par suite de l'excitation, une certaine incohérence des propos ; mais les idées de grandeur sont fortement systématisées. Le malade nie expressément avoir appris par ses voix qu'il était la première plante : *il l'a senti*, dit-il, en combattant... Il s'attribue un pouvoir absolu : « Je suis le maître de tous les astres, de tous les esprits et en tous germes... »

Ce délire de grandeur est un délire d'imagination, indépendant jusqu'à un certain point des hallucinations, en ce sens que ce ne serait pas une voix — c'est du moins ce qu'affirme le malade — qui l'aurait primitivement révélé. Bl. paraît cependant avoir interprété certaines hallucinations dans le sens de son délire ; par exemple, *il a vu un feu*, sans doute au cours d'une hallucination visuelle, et aussitôt il s'est attribué le pouvoir *de faire un feu*, vraisemblablement pour brûler les doubles qui le persécutaient. Mais ce qu'il faut placer au premier plan, c'est le *sentiment de pouvoir absolu* éprouvé par le malade : pouvoir de détruire, de tout savoir, il a créé le monde, etc... Ces mots : « j'ai livré un combat » sont l'expression d'une attitude émotive et non d'une dialectique — une sorte de syllogisme comme le voulait Foville — par laquelle le malade parviendrait à la notion de sa haute origine et de sa véritable nature. Comme dans la rêverie enfantine, il s'agit, selon nous, d'une suggestion affective. L'instinct de conservation, le self-feeling, surexcité au plus haut degré par les idées de persécution, s'insurge contre

les ennemis imaginaires que le malade s'attribue ; le persécuté met toute sa volonté au service de sa propre défense, parfois avec une violence extraordinaire. A certains moments, les malades doivent éprouver un *sentiment de puissance* sans limite bien propre à leur suggérer des idées de grandeur. C'est ce qu'exprime cette profonde analyse de Frédéric Nietzsche : « Le *sentiment de puissance*, lorsqu'il s'empare d'une façon soudaine de l'homme, et qu'il le subjugue — c'est le cas dans toutes les grandes passions — éveille une sorte de doute sur la capacité de la personne : l'homme n'ose pas s'imaginer qu'il est lui-même la cause de ce sentiment — il imagine donc une personnalité plus forte, une divinité, qui se substitue à lui-même, dans le cas donné (1). »

La paranoïa, en définitive, subit une évolution fatale qui est la suivante : un certain état cénesthésique pénible engendre les idées de persécution ; mais cet état et ces idées déterminent des réactions de défense de la part du malade : le sentiment de la personnalité entre en jeu sous la forme d'un vouloir intense ; et ce sentiment, ou volonté de puissance, suggère les idées de grandeur. Ainsi, il y a bien, en un certain sens, un rapport de causalité entre les idées de persécution et les idées de grandeur : les premières conditionnent les secondes, mais *par l'intermédiaire du sentiment*. Et il y a de plus, dans l'apparition des idées de grandeur, comme une réaction de finalité,

(1) F. Nietzsche, *la Volonté de puissance*, trad. H. Albert, p. 132.

de défense : les idées de grandeur sont utiles au malade, car, manifestement, elles tendent à inhiber le sentiment pénible et les idées de persécution. Paulhan (1) a bien mis en évidence cette loi d'inhibition systématique qui régit les idées : une idée tend à empêcher de se produire ou à faire disparaître les éléments qui ne sont pas susceptibles de s'unir à elle pour une fin commune. L'évolution systématique du délire chronique de persécution, telle que Magnan l'a décrite, est l'expression parfaite de cette loi : au moment où le persécuté devient mégalomane, il cesse d'être persécuté. Il y a comme une chute brusque des idées de persécution, auxquelles succèdent les idées de grandeur ; celles-ci ont inhibé les premières. En réalité, les deux sortes d'idées coexistent souvent ; mais l'évolution décrite par Magnan est l'expression idéale, si l'on peut dire, de la tendance fondamentale qu'ont les états de conscience à s'associer ou à s'inhiber systématiquement. La mégalomanie représente la réaction ultime d'un moi qui *tend à persévérer dans son être*, parce que « l'âme s'efforce, autant qu'elle le peut, de s'imaginer les choses qui augmentent ou facilitent la puissance d'agir du corps (2) ».

(1) *L'Activité mentale.*

(2) Spinoza, *Ethique*, Théor. XII, liv. III.

CONCLUSIONS

I. — On observe chez l'enfant normal des manifestations paranoïdes, dans la rêverie et dans le jeu ; les rêves de grandeur lui sont suggérés par une tendance affective profonde, *le sentiment de la personnalité* (self-feeling).

II. — A l'état morbide, les idées de grandeur peuvent résulter également, dans la paranoïa, de la même tendance, sous la forme de *sentiment de puissance*. Les idées exercent une influence excitatrice ou inhibitrice sur l'état affectif.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
J. TEISSIER

Vu :

LE DOYEN,
JEAN LÉPINE

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 14 juin 1923.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
J. CAVALIER

BIBLIOGRAPHIE

G. BALLET, XIX^e Congrès des aliénistes, Nantes, 1909. La Psychose hallucinatoire chronique, *Encéphale*, 1911.

BERGSON, *Matière et Mémoire*.

— *L'Energie spirituelle*.

BINET, *Etude expérimentale de l'Intelligence*.

P. BOREL, Rêverie et délire de grandeur (*Journal de psychol. norm. et pathol.*, 1909).

DROMARD, l'Interprétation délirante (*Journal de psychol. norm. et pathol.*, 1910).

J. DUMAS, *la Tristesse et la Joie*.

J.-L. DUPRAT, *les Causes sociales de la Folie*, Paris, 1900.

J. DE GAULTIER, *le Bovarysme*.

GOBLÔT, *Traité de logique*.

W. JAMES, *Précis de psychologie*.

PIERRE-MARIE, Existe-t-il dans le cerveau humain des centres innés ou préformés de langage ? (*Presse médicale*, 1^{er} mars 1922).

MIGNARD, *la Joie passive*.

F. NIETZSCHE, *la Volonté de puissance*, trad. H. Albert.

J. PAPINI, *un Homme fini*, trad. Chazel, 1923.

PAULHAN, *l'Activité mentale*.

MARCEL RÉJA, *l'Art chez les fous*, Paris 1907.

RIBOT, *Psychologie des sentiments*. — *Problèmes de Psychologie affective*. — *Maladies de la personnalité*.

SOLLIER, *le Mécanisme des émotions*.

SPINOZA, *Ethique*.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Manifestations paranoïdes dans la vie normale	7
CHAPITRE II. — La suggestion affective dans la paranoïa . .	13
CONCLUSIONS	27
BIBLIOGRAPHIE	29

